

Anne-Marie Desplat-Duc



Les
COLOMBES
du *Roi-Soleil*

Éléonore et l'alchimiste



Promise contre son gré à un vieux baron,
Éléonore quitte la France et Saint-Cyr pour la Saxe.
Si elle accepte ce sacrifice, c'est parce qu'il lui a promis
d'aider ses sœurs dès qu'ils seront mariés.
Hélas, rien ne se passe comme prévu !



*Les colombes du Roi-Soleil
élevées aux portes de Versailles,
rêvent d'amour et de liberté.*



Illustrations d'Aline Bureau

Retrouve toutes les aventures de tes héroïnes préférées



LOUISE

Le secret de Louise



CHARLOTTE

Charlotte, la rebelle



HORTENSE

La promesse d'Hortense



ISABEAU

Le frère d'Isabeau



ÉLÉONORE

Éléonore et l'alchimiste



HENRIETTE

*Un corsaire nommé
Février*



GERTRUDE

Gertrude et le Nouveau monde



OLYMPE

Olympe comédienne



ADÉLAÏDE

Adélaïde et le prince noir



JEANNE

*Jeanne, parfumeur
du Roi*



VICTOIRE

*Victoire et la princesse
de Savoie*



GABRIELLE

*Gabrielle,
demoiselle d'honneur*

Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

© Éditions Flammarion, 2007
© Éditions Flammarion pour la présente édition, 2011
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-5853-2

Anne-Marie Desplat-Duc



Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

Éléonore et l'alchimiste

Flammarion jeunesse

Chapitre

1



Je m'appelle Éléonore d'Aubeterre.

Non, pas tout à fait. Mon patronyme complet est : Éléonore de Préault-Aubeterre.

C'est sous ce nom-là que j'étais connue dans la Maison Royale d'Éducation, parce qu'il a fallu produire tous les documents prouvant les quartiers de noblesse de ma famille, mais je le regrette car il me fait honte.

En effet, l'un de nos parents de la branche de Bretagne a commis une indécatesse vis-à-vis du Roi, qui l'a précipité dans la disgrâce. Aussi mon père a-t-il choisi de tronquer notre nom afin qu'aucun amalgame ne soit possible entre eux, propriétaires de terres à Saint-Pourçain-sur-Sioule, et mon

oncle, nobliau breton sans foi ni loi. J'ai entendu dire qu'il avait deux enfants, une fille prénommée Agathe et un garçon, Josselin, que je plains sincèrement car il doit être bien difficile d'être les enfants d'un traître.

Pour moi, rien de semblable.

Mes parents, quoique désargentés, nous ont élevés mes cinq sœurs et moi du mieux qu'ils l'ont pu et fort honnêtement.

Cependant, je dois bien avouer que leur drame a été de mettre au monde six filles et pas un seul garçon. Mon père a beaucoup souffert de ne point avoir de descendant mâle pour assurer la pérennité du nom et recevoir l'héritage. Pourtant, il ne s'agissait d'hériter que d'un château mal entretenu, faute de moyens, et de quelques arpents de terre...

Du temps que j'étais encore avec eux, je les ai souvent entendus se lamenter. Quelques jours avant mon départ pour Saint-Cyr, j'avais surpris cette conversation :

— Ma bonne amie, comment allons-nous réussir à établir nos filles ? disait mon père. Éléonore a obtenu une place à la Maison Royale d'Éducation. Mais les autres ? Nous n'avons pas les moyens de leur offrir une dot !

— Je le sais trop bien, soupira ma mère.

— Cela me ruine la santé de penser que non seulement nous ne leur trouverons aucun parti convenable, mais qu'aucun couvent ne les acceptera !

— Catherine est si jolie que nous pourrions peut-être la marier à un de nos amis qui fera fi de la dot.

— Oui, peut-être... Mais il reste Joséphine, Marie, Gilberte et Antoinette.

— Pour Gilberte et Antoinette, rien ne presse, elles ont cinq et quatre ans... Quant à Marie, qui va bientôt en avoir sept, il est vrai que la nature n'a point été généreuse avec elle et qu'elle n'a pas la beauté de Catherine et Joséphine... peut-être un bourgeois ou à un marchand qui...

— Vous n'y pensez pas ? Tout le pays se gausserait de nous !

— Alors, mon ami, je ne vois pas de solution, mais je vais prier pour que Dieu nous éclaire.

— Et moi, puisque Éléonore va entrer à Saint-Cyr, je vais envoyer de nouvelles demandes pour les autres, mais il serait étonnant que Mme de Maintenon accepte plusieurs demoiselles de la même famille. Enfin, on ne sait jamais. Il ne sera pas dit que je n'ai pas tout tenté pour l'établissement de nos enfants.

Cette conversation est restée gravée dans ma mémoire et je crois bien que pas un jour n'est passé à Saint-Cyr sans que je m'en souvinsse.

La séparation d'avec mes sœurs a été une épreuve. Nous étions aussi soudées que les doigts de la main. Je leur promis de ne point les oublier, de leur écrire et de leur conter par le menu tout ce que je ferais à Saint-Cyr. Elles me jurèrent de même de me faire partager la vie de la famille. J'ignorais alors que nos lettres étaient lues et que nous n'avions droit qu'à quelques courriers par an.

Les premiers mois furent difficiles, puis petit à petit je m'habituai à ma nouvelle vie et les solides liens d'amitié que je nouai avec quelques demoiselles m'aiderent à combler ma solitude. J'appréciais surtout Isabeau, Gertrude, Henriette et Olympe, et nos conversations du soir m'étaient devenues indispensables.

Au fil des ans, j'appris, ou plutôt je devinai par quelques lignes à double sens glissées dans un courrier de Joséphine, que Catherine avait été mariée à un vicomte bossu d'une soixantaine d'années. Il était veuf pour la troisième fois et cherchait une beauté docile pour adoucir ses vieux jours. Imaginer ma sœur dans le lit de ce vieil homme m'avait ôté le sommeil pendant plusieurs nuits.

Mais j'ignorais encore le sort que le destin me réservait.

Joséphine me suppliait à mots couverts d'intervenir auprès de notre mère pour qu'elle ne subisse

pas le même sort. Mais que pouvais-je faire ? Je n'avais aucun pouvoir.

Je devais avoir quinze ans lorsque Mme de Maintenon me fit appeler dans son bureau.

— Nous venons de recevoir les dossiers de vos sœurs Gilberte et Antoinette.

Mon cœur s'emballa. Allaient-elles me rejoindre ?

— Comme il se doit, ces dossiers comportent bien les extraits baptistaires, un certificat du curé de la paroisse, un certificat de l'évêque du diocèse, le mémoire détaillé des services militaires de vos père, grand-père et proches parents, ainsi que les preuves de noblesse remontant à plus de cent cinquante ans. Tout est donc parfaitement en règle.

Je souris.

— Pourtant, reprit la marquise, nous sommes obligés de refuser l'entrée de vos sœurs à Saint-Cyr.

Je me mordis les lèvres pour ne pas pleurer, tandis que Mme de Maintenon continuait son exposé :

— Nous n'avons que deux cent cinquante places et vous avez déjà l'avantage d'être dans cette maison, ce qui soulage grandement vos parents. Si des places se libèrent plus vite que prévu, Sa Majesté et moi-même étudierons à nouveau les candidatures de vos sœurs... mais pour l'instant...

Voyant ma déception, elle ajouta :

— Éléonore, vos maîtresses sont satisfaites de votre travail. Certaines personnes ont même remarqué votre tenue et votre diction lorsque vous avez joué dans *Esther*¹. Il se pourrait que j'aie des projets pour vous.

— Pour moi, Madame ? m'étonnai-je.

— Oui, mais il est encore trop tôt pour que je vous en fasse part.

Si je n'avais pas été si naïve, certains détails auraient dû attirer mon attention sur le genre de projets qu'elle avait pour moi.

En effet, en février 1689, quelques jours après la fin des représentations d'*Esther*, j'avais été appelée au parloir avec Gertrude et, derrière les grilles de bois, nous avons aperçu un homme assez vieux.

— Tu crois qu'il vient choisir l'une de nous deux ? avais-je murmuré à l'oreille de Gertrude.

— Sûr. Et j'espère bien que ce sera moi, car je ne supporte plus de vivre enfermée.

— Et moi, j'espère que ce ne sera pas moi, car je me plais ici et je n'ai nulle envie d'être mariée à un vieux comme ma sœur Catherine.

Elle avait haussé les épaules et nous étions restées debout côte à côte de longues minutes, séparées de l'homme par une grille à travers laquelle il nous reluquait. Le faux-jour nous empêchait de le

1. Voir le tome 1, *Les Comédiennes de M. Racine*.

voir distinctement, mais j'avais perçu son souffle et cela m'avait mise mal à l'aise.

D'ailleurs, dès que nous avons quitté la pièce, Gertrude avait explosé :

— Il nous a examinées comme du bétail ! Du vulgaire bétail !

— Mademoiselle de Crémainville, un peu de tenue ! l'avait grondée la religieuse qui nous accompagnait.

Gertrude s'était tue, mais elle bouillait intérieurement, je le voyais aux crispations de sa mâchoire.

Peu de temps après, je fus à nouveau appelée au parloir.

L'homme que j'avais entrevu quelques années auparavant était là. Mais cette fois, j'étais seule devant lui.

— Mademoiselle, me dit-il avec un effroyable accent, je me nomme Georges von Watzdorf. Je suis baron et ambassadeur de Saxe en France. J'ai assisté à toutes les représentations d'*Esther* et je dois vous avouer que votre beauté, votre humilité et votre éducation m'ont séduit.

Je baissai pudiquement la tête. À dire vrai, j'appréhendais de le regarder en face.

— Je sais, poursuivit-il, que je n'ai rien pour inspirer l'amour à une jeune personne, mais permettez que je vous informe de tous les avantages que vous auriez en m'épousant ; après quoi, je vous

laisserai libre de votre choix. Mon but, croyez-le, n'est pas de vous épouser sous la contrainte.

Je lui octroyai un petit souri¹ crispé. Allons, il n'était point méchant. Voyons la suite.

— Je suis veuf sans enfant, et cela est un drame pour moi. Aussi, si vous me donnez un fils, ma générosité n'aura point de limite car, sans vouloir me vanter, j'ai du bien, une maison² confortable à Dresde, des terres, et, à mon décès, tout cela sera à vous et à mon fils. Nous signerons évidemment un contrat devant notaire.

J'eus soudain la même réaction que Gertrude. Cet homme cherchait à m'acheter... comme... comme une marchandise. La honte me rougit le front et j'affirmai :

— L'argent ne m'intéresse point, monsieur.

— C'est tout à votre honneur, mademoiselle. Cependant, Mme de Maintenon m'a informé que vous aviez cinq sœurs que vos parents ne pouvaient doter par la faute d'un revers de fortune. Eh bien, si vous m'épousez, je m'engage à les doter afin qu'elles trouvent un parti à leur convenance.

— Ah, monsieur... bredouillai-je, votre proposition me touche.

1. Sourire.

2. Les nobles ne parlaient pas de leur « château », mais de leur « maison » ou « demeure ». Ici, il faut lire « château ».

— Mme de Maintenon, qui est une de mes chères amies, m'a promis de donner votre place à Saint-Cyr à votre plus jeune sœur... Antoinette ? C'est cela ?

— Oui, Antoinette. Elle a huit ans à présent.

— Et sur mon insistance, elle accepte aussi d'accueillir Gilberte.

— Gilberte, aussi, répétais-je.

— Ainsi, voyez donc tous les avantages que vous retireriez pour votre famille en acceptant notre union.

Une sorte de vertige me saisit et les larmes me montèrent aux yeux.

Avais-je le droit de refuser ? En me sacrifiant, je sauvais mes sœurs. Et puis je n'étais pas la seule à devoir épouser un homme sans l'avoir choisi. C'était même le contraire qui était l'exception. Mme de Caylus, la jeune nièce de Madame, avait bien été contrainte d'épouser un homme vil et brutal : c'est elle qui nous avait conté son déplorable mariage lorsqu'elle était venue à Saint-Cyr jouer *Esther* avec nous.

— Je... je vais y réfléchir, monsieur, soufflai-je.

— Point trop longtemps, mademoiselle, car je quitte Versailles pour la Saxe sous peu. C'est un pays magnifique et je ferai tout mon possible pour que vous y soyez à l'aise.

Au sortir de cet entretien, Mme de Maintenon m'appela dans son bureau et me réitéra les propositions de M. von Watzdorf.

— Il s'agit d'une chance pour vous, Éléonore. Non seulement vous acquérez une position sociale inespérée, mais le baron a la grande bonté de doter deux de vos sœurs et, afin de lui être agréable, j'accepte de prendre à Saint-Cyr Antoinette et Gilberte dont les dossiers étaient en attente.

J'étais complètement assommée par ce qui m'arrivait. Je ne m'étais pas attendue à devoir prendre une décision si rapide. J'aurais aimé réfléchir. On ne m'en laissait pas le temps. Je m'entendis murmurer :

— Je... je vous remercie, Madame.

— À la bonne heure ! s'exclama Mme de Maintenon. Je vais vite annoncer la bonne nouvelle à ce cher baron. Il sera si heureux ! C'est un homme charmant.

Je restai prostrée. Incapable de réagir.

— Inutile de retourner dans votre classe, sauf si vous voulez dire adieu à vos amies.

Cette phrase me tira un peu de ma torpeur.

— Oui, s'il vous plaît, j'aimerais leur dire adieu.

Et c'est ainsi que, accompagnée de la mère supérieure, j'entrai dans la classe, où j'annonçai à mes camarades d'une voix que je m'efforçai de rendre ferme :

— Mme de Maintenon a eu la grande bonté de me proposer un établissement qui comble mes vœux et j'aurais été bien inconsciente de le refuser...

Je vis leurs yeux s'agrandir de stupéfaction mais je ne m'arrêtai point pour que mon courage ne s'envole pas.

— ... Je regrette seulement de quitter cette maison à qui je dois tout et aussi je regrette de quitter de si chères amies.

Isabeau vint vers moi et me serra la main, que je retirai vite afin de ne pas m'attendrir.

— Adieu, je ne vous oublierai pas, dis-je avant de franchir la porte.

Chapitre

2



Une calèche aux armoiries du baron m'attendait devant le perron.

Dès que je fus assise, le cocher fouetta. Je me retournai pour voir disparaître cette maison où j'avais été heureuse et où je laissais mes amies. Je fis un effort pour retenir mes larmes. Je refusais que la nostalgie m'envahît car il me semblait que j'avais fait le bon choix pour rendre l'honneur à ma famille, à défaut de me donner le bonheur.

L'angoisse pourtant me serrait la gorge : je ne savais même pas où j'allais !

Pas très loin en vérité. Après avoir franchi un majestueux portail et une allée plantée de tilleuls, la voiture s'arrêta devant un imposant bâtiment.

Lorsqu'un valet ouvrit la portière, j'aperçus les domestiques sur le perron et le baron qui s'avancit vers moi pour m'aider à descendre. Qu'un homme de son rang et de son âge fît preuve d'une telle courtoisie à mon égard me gêna mais je n'en laissai rien paraître.

Le personnel de sa maison (vêtu d'une livrée gris sombre galonnée de bleu, les couleurs du baron) me faisait une haie d'honneur sur les marches.

— Je vous présente Éléonore d'Aubeterre, annonça-t-il. Elle a été élevée à la Maison Royale d'Éducation. Elle sera bientôt mon épouse et je vous recommande de la servir aussi bien que moi.

Je savais gré au baron de signaler que je venais de Saint-Cyr. Je jugeais que cela imposait un minimum de respect et signifiait que je n'étais pas une vulgaire gourgandine.

— Bienvenue dans votre maison, me dit un homme en s'inclinant profondément.

— Voici Pierre Lachaise, mon premier valet, vous pouvez compter sur lui. Et voici Mme de Réaumont, que je viens d'engager pour diriger votre maison, et Mlle de Saint-Cassien, qui sera votre demoiselle de compagnie.

Les deux nommées avaient fait un pas en avant, puis avaient plongé dans une profonde révérence.

Une demoiselle de compagnie, pour moi ! J'étais étonnée d'être reçue avec autant d'éclat. Que devais-je

faire ? Leur tendre la main ? Leur dire un mot aimable ? Nos maîtresses ne nous avaient pas inculqué l'art de se conduire avec les domestiques. Après une seconde d'hésitation, je lâchai :

— Heureuse de vous rencontrer.

Mlle de Saint-Cassien me décocha un charmant souris. Elle me parut avoir mon âge. Mais alors que j'étais brune aux yeux noirs, elle était blonde, avec une peau diaphane et des yeux bleus rieurs. Elle me plut immédiatement. Mme de Réaumont avait un visage sévère et un embonpoint important qu'augmentait encore l'ampleur de ses jupes.

— Mme de Réaumont va vous accompagner dans vos appartements, me dit M. von Watzdorf. Nous nous reverrons au dîner.

Les domestiques se dispersèrent et je suivis Mme de Réaumont et Mlle de Saint-Cassien. Nous gravâmes un imposant escalier de pierre, puis nous tournâmes à main droite et nous traversâmes deux salons avant que, poussant une porte à deux battants, Mme de Réaumont m'annonce :

— Vous voici chez vous, Madame. Votre appartement se compose de deux salons : le salon des fleurs et le salon bleu, puis d'une antichambre, d'une chambre et d'une garde-robe.

Je visitai les pièces. Je ne voulus pas montrer ma stupéfaction ni mon admiration pour les tapisseries, les tableaux ornant les murs, les meubles et les

soies des tentures, mais tout ce luxe m'éblouissait. J'avais l'impression de rêver... Je n'en revenais pas : je déambulais dans ces pièces somptueuses et j'étais chez moi... enfin, chez le baron...

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Mme de Réaumont ouvrit les portes de la garde-robe et je vis là quantité de jupes chatoyantes, de capes suspendues, de malles ouvertes sur des jupons, des bas, des corps ¹, des chaussures alignées sur une étagère, des ombrelles et quelques chapeaux aussi.

— Monsieur a fait livrer pour vous une garde-robe complète, m'annonça-t-elle.

Je caressai du bout des doigts les étoffes de soie, les dentelles, les broderies, touchant les chaussures, soulevant un jupon brodé.

— Tout cela est beaucoup trop beau, murmurai-je.

— C'est que Monsieur veut que vous lui fassiez honneur, m'assura Mme de Réaumont d'un ton pincé.

Elle devait trouver le baron trop généreux à mon égard.

— Je vais faire préparer un bain chaud, je vous laisse avec Sophie découvrir tout ce que Monsieur a eu la grande bonté d'acheter pour vous.

1. Corsets.

Voilà, je ne m'étais pas trompée sur les sentiments de Mme de Réaumont.

Dès qu'elle eut tourné les talons, Sophie me dit :

— Je suis certaine que tout va vous aller à ravir !

— Comment donc M. von Watzdorf a-t-il connu mes mensurations ?

Sophie éclata d'un petit rire frais et ajouta :

— Oh, Monsieur a une grande habitude des dames !

Puis, se rendant sans doute compte de ce que cette phrase avait d'offensant pour moi, elle se rattrapa :

— Enfin... ce ne sont que des rumeurs... je voulais dire qu'il connaît les femmes et que... enfin, il a du succès à la cour et...

Elle s'embrouillait dans ses explications et j'étais tellement interloquée de découvrir que ce vieil homme contrefait pouvait plaire aux dames que je restai muette.

— Oh, Madame, je vous demande pardon si je vous ai fâchée, ce n'était point du tout mon intention et...

— Je ne suis pas fâchée, Sophie, étonnée seulement.

— Je l'ai été aussi lorsque je suis sortie du couvent où mes parents m'avaient placée pour faire mon éducation, mais j'ai vécu deux ans à la cour comme demoiselle d'honneur de la dauphine

Marie-Anne et j'y ai appris beaucoup de choses. Lorsqu'elle est morte en avril, j'ai énormément pleuré. M. von Watzdorf m'a engagée et j'en suis bien contente parce que c'est un bon maître. Maintenant je souhaite vous servir du mieux que je le pourrai.

Je souris aux confidences de Sophie. Dès cet instant, il me sembla que nous allions bien nous entendre et je le lui dis. Ce à quoi elle me répondit :

— Oh, Madame, rien ne pourrait me faire plus de plaisir !

— Voyons donc toutes ces belles choses qui me sont destinées...

Sophie déplaça des bustiers bordés de fils d'or et d'argent, me fit tâter des jupes de soie et me montra tout particulièrement une toile d'indienne qui, m'assura-t-elle, était alors l'étoffe qui faisait fureur à la cour. Elle me proposa de l'essayer et j'avoue que je me laissai tenter. Elle était en train de lacer mon bustier en riant car elle venait de me conter une anecdote amusante sur une sucrée¹ de la cour, lorsque Mme de Réaumont revint.

— Votre bain est prêt, Madame, grogna-t-elle en fronçant les sourcils. Il ne faudrait pas vous mettre en retard. Monsieur aime la ponctualité.

Elle se tourna ensuite vers Sophie et la gronda :

1. Personne mijaurée, maniérée.

— N'oubliez pas, mademoiselle, que vous êtes engagée pour faire la lecture et tenir compagnie à Madame et non pour la saouler par votre bavardage.

— N'ayez crainte, Sophie me donne entière satisfaction, répliquai-je.

Je me glissai avec délices dans le baquet d'eau fumante. Une servante voulut me savonner, je la repoussai. Je n'étais point habituée à ce que l'on s'occupât ainsi de moi et, par pudeur, je préférais me laver seule. Elle se tint pourtant à quelques pas de moi et m'enveloppa d'un drap dès que je sortis, après quoi, elle voulut me masser le corps d'une huile parfumée. Je la repoussai encore. Peut-être avait-elle reçu des ordres de son maître afin que je fusse appétissante lorsqu'il m'appellerait dans son lit ? Eh bien, tant pis pour lui ! Et s'il croyait m'acheter avec des robes et des parfums, il en serait pour ses frais ! Qu'il m'épouse d'abord devant Dieu, ensuite, je ne pourrais pas me refuser à lui. Pour l'instant, il était hors de question qu'il me touche et j'avais bien l'intention de le lui faire comprendre !

— Ce soir, Monsieur reçoit du beau monde. Il veut vous présenter. Il a souhaité que vous portiez la robe de soie bleue, le plastron d'estomac rebrodé d'argent et le bustier avec les manches en dentelle de France.

Cela me gêna qu'on ne me demandât pas mon avis. J'aurais aimé hésiter, essayer plusieurs tenues, choisir... mais non, on décidait à ma place. Ce mouvement d'humeur dura peu, car j'étais encore fort peu habituée à la liberté !

Sophie m'aida à me vêtir. Une chambrière examina ensuite mon visage avec attention, le tournant vers la lumière qui entrait par la fenêtre, elle conclut :

— La peau est belle et sans taches. En revanche, la chevelure... Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse avec des cheveux aussi raides ?

— C'est qu'il y a longtemps qu'ils n'ont pas été bouclés et nous n'avions plus l'autorisation ni de les poudrer ni de les parfumer, m'excusai-je.

— Vous avez des doigts de fée, Jeannette, intervint Mme de Réaumont, et vous allez agir au mieux pour satisfaire Monsieur.

Jeannette soupira et s'attela à la tâche.

Elle commença par m'appliquer sur le visage une crème blanche, me colla une mouche sur le dessus de la lèvre, voulut m'en poser une sous l'œil droit et une autre sur la joue. Mais je l'arrêtai.

— S'il vous plaît, je ne suis pas habituée à tous ces artifices.

— C'est qu'il le faut pour être dans le ton, m'expliqua la chambrière.

— Alors une seule suffira.

— Comme Madame voudra, souffla-t-elle.

Elle me rosit les joues, les lèvres, m'entoura d'un voile de poudre qui me fit tousser et m'aspergea d'une eau de senteur au muguet beaucoup trop forte. Mais cette fois je ne dis rien.

Sans perdre une minute, elle s'attaqua à ma coiffure. Le fer rougi dans une main, le peigne dans l'autre, des épingles aux lèvres, tirant, tournant, remontant, lissant, frisant, grognant, s'énervant, recommençant, elle prit possession de ma tête. Trois heures plus tard, de belles boucles maintenues par d'innombrables rubans, peignes d'écaille et perles remontaient sur ma nuque alors que quelques mèches délicatement ondulées m'encadraient le visage. Elle poudra abondamment le tout et, fière de son travail, elle me tendit un miroir.

Je ne me reconnus pas.

— Vrai, c'est bien moi ?

Sophie éclata de rire et Jeannette, les joues rougies par l'effort, me dit :

— Vous voilà transformée en véritable baronne, mais ça n'a pas été sans peine.

— Je vous remercie, Jeannette, vous avez fait des merveilles !

Satisfaite, elle quitta la pièce.

Mme de Réaumont jeta un regard anxieux à la pendule de bronze qui ornait la cheminée et me houspilla :

— Vite, Madame, il faut mettre votre jupe. J'espère qu'elle ne sera point trop longue, parce que nous n'aurons pas le temps de refaire l'ourlet.

— Pas de danger ! Je l'ai essayée et nous avons la même taille ! m'assura Sophie.

Ainsi, la coquine avait dû s'amuser à passer toutes mes jupes !

Comprenant qu'elle s'était trahie, elle ajouta à mon intention :

— C'est Monsieur qui l'a exigé afin que tout soit prêt pour ce soir.

— Vous avez eu raison !

L'anxiété qui, un instant, avait voilé son regard se dissipa aussitôt, et elle me sourit à nouveau.

À ce moment-là, M. von Watzdorf entra dans la pièce. Je me levai. Il s'arrêta à quelques pas de moi et, d'un geste discret, ordonna aux dames présentes de sortir. Il me regarda intensément et s'exclama :

— Dieu que vous êtes belle !

Le compliment me fit rougir.

— Je... je vous remercie, monsieur, pour toutes les jolies tenues que vous mettez à ma disposition.

— Vous plaisent-elles au moins ?

— Je n'en ai jamais eu de si belles !

— Je ne connaissais point vos goûts. C'est une amie qui a guidé mon choix. Mais lorsque nous serons en Saxe, vous ferez appeler les meilleurs

tailleurs, les meilleures modistes, les meilleures couturières pour vous servir.

— Oh, je n'ai pas besoin de tant de choses...

— Je sais le prix de ce que je vous demande et je veux que les quelques années que vous allez vivre à mon côté vous soient douces.

En disant cela, il s'était approché de moi. Je crus qu'il allait m'enlacer. Tout mon corps se raidit.

Il tira alors d'une des poches de son habit une bourse de velours, en desserra les liens et en sortit une parure de diamants et de saphirs taillés en poire qu'il me passa au cou.

— Voilà pourquoi je voulais que vous portiez cette robe bleue, me susurra-t-il.

Je restai plantée devant lui, incapable de bouger. Le contact des pierres précieuses sur ma peau me brûlait. Jamais je n'aurais pu imaginer porter un jour semblable bijou. Mais je n'arrivais point à savoir si cela me plaisait ou si cela me gênait abominablement. Je penchai pourtant pour la deuxième solution car une voix murmurait à l'intérieur de moi : « Il t'achète... cher... mais il t'achète. »

M. von Watzdorf fit mine de ne pas voir mon trouble. Il me tendit son poing et j'y posai ma main.

— Venez, me dit-il, je vais vous présenter à mes amis. Tous rêvent de vous rencontrer.

Chapitre

3



Au matin, je m'éveillai dans le vaste lit où j'avais dormi seule. Je m'étirai et soupirai de bien-être en me remémorant la soirée.

J'en avais été la reine et c'était si nouveau pour moi que longtemps, je crois, alors que je cherchais le sommeil, un vague sourire avait flotté sur mes lèvres.

M. von Watzdorf ne m'avait point menti. Il n'avait invité que des gens de qualité, qui n'étaient là que pour me voir. Lorsqu'il avait prononcé leurs noms, j'avais cru défaillir d'émotion à la pensée que j'allais dîner en leur compagnie.

Il s'était adressé, tout d'abord, à un vieil homme maigre :

— Monsieur de La Fontaine, j'ai plaisir à vous présenter Éléonore d'Aubeterre, ma future épouse.

J'avais écarquillé grand les yeux. Jean de La Fontaine ! Celui dont j'avais appris des fables à Saint-Cyr ! Ne sachant quelle contenance prendre, je lui avais fait une petite révérence.

— Mon cher, avait plaisanté le fabuliste, si j'avais vingt ans de moins, il m'aurait plu d'essayer de vous ravir une si belle enfant !

— Voyons, Jean, avait grondé le baron en tapant affectueusement l'épaule de son ami, abandonnez donc les grivoiseries, vous savez que je préfère mille fois vos fables à vos contes coquins !

La Fontaine avait souri de sa bouche édentée.

Le baron s'était alors tourné vers un homme que je reconnus immédiatement. Son visage sévère me fit comprendre qu'il n'appréciait pas la légèreté de La Fontaine.

— Monsieur Racine... avait poursuivi le baron.

Le rencontrer en dehors du théâtre était fort déconcertant.

— Vous avez été une excellente comédienne dans *Esther*, m'avait complimentée le dramaturge.

— Je... je vous remercie, monsieur, avais-je bredouillé. C'était un tel honneur de jouer une de vos œuvres.

Le baron m'avait aussi présenté quelques dames, dont la richesse des tenues m'avait éblouie ; je n'ai pas pour autant retenu leurs noms.

Je ne puis pas dire que la soirée fut agréable, j'étais trop angoissée à l'idée de laisser tomber ma fourchette ou de m'étouffer en mangeant.

J'avais écouté les conversations sans y prendre part de peur de paraître ignorante et, lorsqu'on m'avait interrogée par politesse sur un sujet, j'avais répondu le plus brièvement possible.

M. von Watzdorf m'avait excusée auprès de ses hôtes :

— Mlle d'Aubeterre ne manque point d'esprit, mais la timidité l'empêche de s'exprimer. Je gage que d'ici quelques mois, lorsqu'elle aura pris l'air de la cour, sa conversation sera aussi brillante que celle de Mme de Sévigné... la jeunesse en plus !

L'assemblée s'était esclaffée à ce bon mot qui, moi, me mit mal à l'aise.

Je m'étirai à nouveau en bâillant. L'existence avec M. von Watzdorf ne serait peut-être pas aussi pénible que je l'avais imaginé. C'était un homme cultivé, attentionné, généreux et respectueux de ma personne. Il m'avait promis de ne point me toucher avant le mariage et il tenait parole. Il attendait avec une certaine impatience de recevoir l'accord de mon père pour procéder à la cérémonie.

Mme de Réaumont entra dans la chambre, ouvrit les volets de bois et tira les rideaux de mon lit.